



LE COURAGE

L'AMOURIER *éditions*



Cette année, comme chaque année, nous avions prévu (nous : poètes, auteurs, membres de l'Association des Amis de l'Amourier) de venir jouer notre partition dans le grand concert du Printemps des poètes.

Le vendredi 20 mars, à la BMVR Louis Nucéra de Nice, nous devions donc lire des poèmes en lien avec le thème de l'année : le COURAGE.

Puis arriva ce qui nous arrive.
La lecture fut annulée.

Mais ces poèmes dans nos poches réclamaient d'être partagés.

« Le courage » n'était-il pas devenu soubassement de tout ce que nous avions à vivre si nous voulions rester des vivants ?

Michel Séonnet

*Le **courage** n'est pas qu'un thème pour un Printemps des poètes (2020), le courage est un gouvernement du cœur.*

*Ce **courage**, c'est celui d'aller et de faire face comme celui de lancer des brandons de mots, comme de veiller, sous les cendres, sur les braises.*

*Ce **courage**, c'est celui d'allumer des feux et de faire reculer les ombres, de tenter de tenir en échec les puissances du monde hostile.*

*Ce **courage**, c'est celui d'une veille insoumise et fraternelle, c'est de prendre soin de l'humain dans l'homme à partir de son langage pour faire en sorte qu'il ne soit pas totalement servile.*

Alain Freixe

Né en 1954 à Aït Chafâa, en Algérie, Tahar Djaout est un écrivain, poète, romancier et journaliste algérien d'expression française. Grièvement blessé dans un attentat le 26 mai 1993, il meurt le 2 juin 1993 à Alger. Il est l'un des premiers intellectuels victimes de la «décennie du terrorisme» en Algérie.

Raison du cri

s'il n'y avait ce cri,
 en forme de pierre aiguë
 et son entêtement à bourgeonner
 s'il n'y avait cette colère,
 ses élancements génésiques
 et son soc constellant,
 s'il n'y avait l'outrage,
 ses limaces perforantes
 et ses insondables dépotoirs,
 l'évocation ne serait plus
 qu'une canonnade de nostalgies,
 qu'une bouffonnerie gluante,
 le pays ne serait plus
 qu'un souvenir-compost,
 qu'un guet-apens
 pour le larmier.

extrait de **Perennes**
 (éd. *le Temps des cerises*, 1983)

Soleil bafoué

{...}

Faut-il avec nos dernières larmes bues
 oublier les rêves échafaudés un à un
 sur les relais de nos errances
 oublier toutes les terres du soleil
 où personne n'aurait honte de nommer sa mère
 et de chanter sa foi profonde
 oublier oh oublier
 oublier jusqu'au sourire abyssal de Sénac
 Ici où gît le corpoème
 foudroyé dans sa marche
 vers la vague purificatrice
 fermente l'invincible semence
 Des appels à l'aurore
 grandit dans sa démesure
 Sénac tonsure anachronique de prêtre solaire
 Le temple
 édifié dans la commune passion
 du poète
 du paria
 et de l'homme annuité
 réclamant un soleil

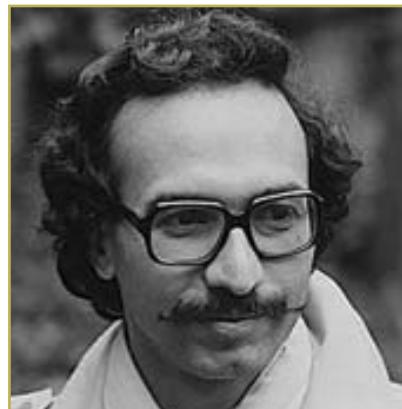
extrait de **Bouches d'incendies**
 (édition collective, ENAP, 1983)

Daniel Biga

extrait de *Tahar Djaout, présence du poète*
(éd. Barzakh, Alger, 2013)

À la Mémoire du poète, Tahar Djaout

Je me souviens d'un homme simple, je me souviens d'un beau regard, je me souviens d'un homme simple au doux regard, au sourire jeune, à la mince veste de tissu noir élimé et aux chaussures usées à fine semelle dans une froide journée d'hiver du département des Oasis... Je me souviens qu'entrant dans la mosquée de Sidi Okba, nous nous sommes déchaussés : j'ai vu les chaussettes trouées de l'homme jeune au beau sourire et au regard vif ; cela m'a ému car depuis toujours je suis du parti sans parti pris des hommes aux chaussettes trouées, comme leur frère je suis, j'aspire et j'espère en pauvreté et loyauté supposées. Fra Francesco petit pauvre di Assisi ni Abd el Kader, guerrier, émir et poète métaphysicien – *« ne sois pas aveuglé par le voile de la pluralité visible/ elle n'est autre que Notre Personne transcendante très sainte »* – ni Lao Tseu, ni Rumi, ni Thérèse d'Avila, ni Rabindranath Tagore, ni Gandhi, ni Khalil Gibran, ni Omar Khayyam, ni Mata Amritanandamayi, ni Michel-Ange, peintre, sculpteur, poète mystique, ni Maître Eckhart, ni Padre Pio, ni l'Abbé Pierre, ni un million d'autres Justes n'étaient intégristes dans leurs écrits, leurs paroles ni dans leurs actes – aucun n'idéalisait le meurtre, la haine, la



vengeance, l'attentat aveugle ; nul parmi eux et tant d'autres ne prêchait que pour sa paroisse, sa mosquée, sa synagogue, son temple... ou sa chapelle.

D'autres hommes/femmes « de bonne volonté », de paix, d'amour et de partage n'ont pas la nécessité de Dieu et bien d'autres listes pourraient naviguer et naviguent en fait d'Héraclite à Épicure, jusqu'à l'autre bout des temps humains accomplis de Marx à Freud – et de millions d'autres – dans les flots, les courants de l'intelligence du cœur, l'équilibre esprit et raison, la tolérance de l'humanisme éternel... Dans la transcendance laïque, l'égalité, la fraternité de la démocratie perpétuellement en devenir. Les Justes sont sans parti, disais-je, aussi sans patrie – ou au-delà les nationalismes, les dogmes, les finitudes... Les Justes voguent dans l'ordre universel, éternel... et lorsque quelque tsunami naufrage le Titanic, quelque Arche s'apprête où Noé rembarque l'essentiel du vivant.

Tahar nous t'aimions. Nous t'aimons. Reste ton esprit, reste ton œuvre. Je revoyage ce jour dans

tes pages, reprenant ces *Rets de l'oiseleur* qu'un jour sur une piste entre Biskra et Kenadsa tu me dédicâças : « *pour D.B., ces textes sur l'enfance et sur la mort...* » Je relis ce court chef-d'œuvre (12 pages !) qu'est le Guêpier, cet oiseau d'exceptionnelle beauté, cet oiseau rare de la convoitise de l'enfant dont nous ne cessons de parler – et rappelons que le guêpier, comme son nom l'indique est un grand amateur et consommateur de guêpes.

« *J'écartais lentement les branches de l'arbre et je vis l'oiseau.* »

Un départ d'histoire – ou fable – sans doute autobiographique. Une écriture élégante, précise, d'une intelligence naturelle, tour à tour naïve et savante, classique et baroque : réussite de celui qui vit, crée, conte depuis le cœur et les racines de ses terres d'enfance. Le récit en permanence nous mène dans les voyages fantastiques d'un autre Gulliver, narrateur tour à tour géant ou lilliputien, dans des dimensions irréelles, macro et microcosmiques, hors échelle :

« *Le lit de la rivière, vu à quelques mètres seulement, semblait un fossé incommensurable ouvert dans le corps de la terre.* »

Il s'agit évidemment d'un récit multiple initiatique où le narrateur est confronté à une épreuve initiale terrible, mais capitale à franchir, qui l'incite au dépassement de soi indispensable pour parvenir à un degré supérieur de compréhension... Enfonçant la main puis le bras tout entier dans le trou sur la berge de la rivière, qu'allait-il

rencontrer au fond ? Le fabuleux guêpier dans son nid ou le crotale mortel ?

Une autre série d'épreuves attend à son tour son héros-symbole, le merveilleux oiseau capturé : prisonnier, encagé, puis l'aile blessée, la lente guérison, le réapprentissage du mouvement, la liberté que l'enfant, l'observant dans sa déchéance, enfin devenu conscient, lui rend et sa réinsertion dans le groupe en vol des autres guêpiers.

{...} Bouyifar était parmi eux.

Les oiseaux allaient droit vers le couchant.

Je regardais encore – ils étaient onze sans Bouyifar. Le vol des guêpiers très haut dans le ciel et frappé par les rayons braisés du soleil couchant formait une quadrature polychrome et régulière, une effigie mobile fléchée à travers le crépuscule.

Bouyifar évoluait légèrement en retrait des autres. Dans quelques jours, l'automne entasserait ses feuilles mortes autour des arbres assoupis.

N'insistons pas sur le symbolisme de la parabole, suffisamment explicite...

Le poète Tahar Djaout fut un guerrier de la paix. Il utilisait la tolérance, il pratiquait l'ouverture d'esprit, il souhaitait l'armistice. Les armes de Tahar étaient des paroles d'amour. C'est pourquoi les obus obtus devaient le tuer. Ainsi advient-il des prophètes.

Daniel Biga

Daniel Biga a publié 5 livres aux éditions L'Amourier :
Le Carnet des refuges, Le Chant des batailles, L'Afrique est en nous, Bienvenue à L'Athanée, Quolibets et deux livres d'artiste.

René Char

extrait 178 des *Feuillets d'Hypnos*

La reproduction en couleur du *Prisonnier* de Georges de La Tour que j'ai piquée sur le mur de chaux de la pièce où je travaille, semble, avec le temps, réfléchir son sens dans notre condition. Elle serre le cœur mais combien désaltère ! Depuis deux ans, pas un réfractaire

qui n'ait, passant la porte, brûlé ses yeux aux preuves de cette chandelle. La femme explique, l'emmuré écoute. Les mots qui tombent de cette terrestre silhouette d'ange rouge sont des mots essentiels, des mots qui portent immédiatement secours. Au fond du cachot, les minutes de suif de la clarté tirent et diluent les traits de l'homme assis. Sa maigreur d'ortie sèche, je ne vois pas un souvenir pour la faire frissonner. L'écuelle est une ruine. Mais la robe gonflée emplit soudain tout le cachot. Le Verbe de la femme donne naissance à l'inespéré mieux que n'importe quelle aurore.

Reconnaissance à Georges de La Tour qui maîtrisa les ténèbres hitlériennes avec un dialogue d'êtres humains.



Job raillé par sa femme
Georges de la Tour (vers 1650)

Juan Gelman

extrait **Note 1**, de *Vers le sud*

(éd. Poésie/Gallimard, traduit de l'espagnol, Argentine, par Jacques Ancet)

Né à Buenos Aires en 1930, Juan Gelman a tout à la fois été journaliste, traducteur, poète, militant révolutionnaire. Son engagement politique l'a contraint à quitter l'Argentine, où il était menacé de mort, en 1975, un peu avant que ne s'installe dans ce pays, de 1976 à 1982, l'une des pires dictatures qu'ait connue l'Amérique latine en un siècle pourtant fertile en horreurs et atrocités. Bien qu'exilé, Juan Gelman ne fut pas épargné. Les militaires séquestrèrent ses deux enfants et sa belle-fille enceinte. Son fils, Ariel, ne reparaitra pas et c'est seulement tout récemment, après douze ans de recherches, qu'il finira par retrouver sa petite-fille âgée de vingt-trois ans, née en prison, enlevée à sa mère et, comme c'était courant alors, clandestinement «adoptée» en toute impunité par une famille de militaires.

Ayant vécu par la suite à Mexico, Juan Gelman était désormais le poète de référence et la conscience poétique de tout un continent, d'Argentine jusqu'au Mexique. Après Pablo Neruda ou Octavio Paz, Juan Gelman était devenu la voix la plus inventive, combative et néanmoins fraternelle, une voix blessée, traversée de fulgurances et de ténèbres, une voix tendre et violente, la plus juste (au double sens du mot) de la poésie hispano-américaine d'aujourd'hui.

Juan Gelman est mort à Mexico le 13 janvier 2014.

© site Gallimard

Je dirai ton nom mille et mille fois.
Je me coucherai avec toi nuit et jour.
Nuits et jours avec toi.
Je me salirai en baisant avec ton ombre.
Je te montrerai la rage de mon cœur.
Je te piétinerai fou de colère.
Je tuerai tes petits morceaux.
Je t'en tuerai un avec Paco.
J'en tue un autre avec Rodolfo.
Avec Haroldo je te tue encore un morceau.
Je te tuerai avec mon fils dans la main.
Et avec le fils de mon fils tout mort.
Je vais venir avec Diana et je te tuerai.
Je vais venir avec jote et je te tuerai.
Je vais te tuer / défaite.
Jamais ne me manquera un visage aimé pour te tuer
Une autre fois.
Vif ou mort / un visage aimé.
Jusqu'à ce que tu meures /
Blessée comme tu l'es / je le sais bien.
Je vais te tuer / je
Vais te tuer.

Alain Freixe

Le Parti des libellules, in *Dans les ramas*

(éd. L'Amourier, collection Grammagés, 2007)

tout à coup c'est la nuit
et qui s'y attendait

c'est noir partout
un noir de cave humide
de vendange ratée
par trop de pluie
de brumes
de boue autour des fontaines
on est couché dans les heures
on suffoque
dans les lâchetés partagées

c'est l'heure où
le théâtre s'ouvre
à ses cintres
où les poulies déraillent
les cordes cèdent
langue sur langue
de vieux pendus
écrivent sur la poussière
d'un ciel de carton-pâte

trois chiens
enragés d'avoir eu peur

tremblent de rire
on ne voit du quatrième
qu'un goitre affaissé
sur sa médiocrité satisfaite
ils disent ce n'était rien
et entrent dans l'été
comme on tire un rideau
sur la fin du jour

le jour ne s'est pas effondré
les pierres restent
charpentes
pour nos pas
et ombres
à nos pages

de l'autre côté
au-dessus des eaux
se tient la libellule

la préférée du beau temps
n'empêche pas les sans-regard
d'empierrier de leur venin
les routes

elle brûle l'air
lave la lumière
et le temps d'un vol
ses ailes rouges
éclaircissent le ciel

Gabriel Celaya

La Poesía es una arma cargada de futuro in *Cantos Iberos*, 1954

Poète espagnol, né au Pays Basque en 1911, mort à Madrid en 1991.

Ses études d'ingénieur lui ont permis de fréquenter à la Cité Universitaire de Madrid, dans les années trente, García Lorca et d'autres poètes et intellectuels espagnols.

Pendant la guerre civile, il a combattu dans les rangs républicains.

Dans les années cinquante, il se consacre exclusivement à l'écriture et défend une esthétique de l'engagement de la poésie au service du plus grand nombre dans le but de transformer le monde.

Ce poème figure dans le recueil *Cantos Iberos* (1954). Des extraits en ont été mis en musique et chantés par Paco Ibañez (Disque 2 *España de hoy y de siempre*, 1967).

Cuando ya nada se espera personalmente exaltante,
mas se palpita y se sigue más acá de la conciencia,
fieramente existiendo, ciegamente afirmado,
como un pulso que golpea las tinieblas,

cuando se miran de frente
los vertiginosos ojos claros de la muerte,
se dicen las verdades :
las bárbaras, terribles, amorosas crueldades.

Se dicen los poemas
que ensanchan los pulmones de cuantos, asfixiados,
piden ser, piden ritmo,
piden ley para aquello que sienten excesivo.

Con la velocidad del instinto,
con el rayo del prodigio,
como mágica evidencia, lo real se nos convierte
en lo idéntico a sí mismo.

Poesía para el pobre, poesía necesaria
como el pan de cada día,
como el aire que exigimos trece veces por minuto,
para ser y en tanto somos dar un sí que glorifica.

Porque vivimos a golpes, porque apenas si nos dejan
decir que somos quien somos,
nuestros cantares no pueden ser sin pecado un adorno.
Estamos tocando el fondo.

Maldigo la poesía concebida como un lujo
cultural por los neutrales
que, lavándose las manos, se desentienden y evaden.
Maldigo la poesía de quien no toma partido hasta mancharse.

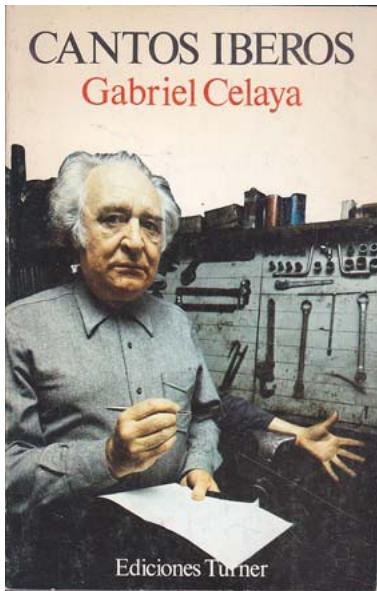
Hago más las faltas. Siento en mí a cuantos sufren
y canto respirando.
Canto, y canto, y cantando más allá de mis penas
personales, me ensancho.

Quisiera daros vida, provocar nuevos actos,
y calculo por eso con técnica qué puedo.
Me siento un ingeniero del verso y un obrero
que trabaja con otros a España en sus aceros.

Tal es mi poesía: poesía-herramienta
a la vez que latido de lo unánime y ciego.
Tal es, arma cargada de futuro expansivo
con que te apunto al pecho.

No es una poesía gota a gota pensada.
No es un bello producto. No es un fruto perfecto.
Es algo como el aire que todos respiramos
y es el canto que espacia cuanto dentro llevamos.

Son palabras que todos repetimos sintiendo
como nuestras, y vuelan. Son más que lo mentado.
Son lo más necesario: lo que no tiene nombre.
Son gritos en el cielo, y en la tierra son actos.



Gabriel Celaya

*La Poésie est
une arme
chargée de futur*
in *Cantos Iberos*

Traduction de Marie Jo
et Alain Freixe,
en ce 20 mars 2020
en lieu et place d'une lecture
sur le courage à la BMVR
Louis Nucera de Nice.

Quand personnellement on n'attend plus rien d'exaltant,
mais qu'on palpite et qu'on poursuit au-delà de la conscience,
existant tel un fauve, aveuglément déterminé,
comme un battement qui frappe les ténèbres,

quand on regarde en face
les vertigineux yeux clairs de la mort,
on dit les vérités :
les barbares, les terribles, les amoureuses cruautés.

On dit les poèmes
qui élargissent les poumons des asphyxiés,
qui demandent à être, qui demandent du rythme,
qui demandent une loi contre la démesure.

Avec la vitesse de l'instinct,
avec l'éclair du prodige,
dans une magique évidence, le réel nous transforme
en ce que nous sommes.

Poésie pour le pauvre, poésie nécessaire
comme le pain de chaque jour,
comme l'air dont nous avons besoin treize fois par minute,
pour être et dès lors que nous sommes dire un oui glorieux.

Parce que nous vivons par à-coups, parce que c'est à peine si on nous laisse
dire que nous sommes ce que nous sommes,
nos chants ne peuvent être sans péché un ornement.
Nous touchons le fond.

Je maudis la poésie conçue comme un luxe
culturel pour les sans-opinions
ceux qui, en se lavant les mains, se désintéressent et s'évadent.
Je maudis la poésie de qui ne prend pas parti jusqu'à se salir.

Je fais miennes les fautes. Je sens en moi la souffrance de tous
et je chante en respirant.
Je chante, et je chante, et en chantant au-delà de mes peines
personnelles, je m'élargis.

Je voudrais vous donner la vie, provoquer de nouveaux actes,
et pour cela je calcule avec technique ce que je peux faire.
Je me sens un ingénieur du vers et un ouvrier
qui travaille avec d'autres l'Espagne en ses aciers.

Telle est ma poésie : poésie-outil
en même temps que battement d'un cœur anonyme et aveugle.
Ainsi est-elle, une arme chargée de futur expansif
avec lequel je vise ta poitrine ?

Ce n'est pas une poésie pensée goutte à goutte.
Ce n'est pas un beau produit, ce n'est pas un fruit parfait.
C'est quelque chose comme l'air que nous respirions tous
et c'est le chant qui libère tout ce que nous portons en nous.

Ce sont des mots que nous répétons tous en les sentant
nôtres, et ils volent. Ils sont plus que ce qu'ils nomment.
Ils sont le plus nécessaire : ce qui n'a pas de nom.
Ce sont des cris au ciel et sur terre des actes.



El Tres de Mayo, Francisco de Goya
Musée du Prado, 1814

Proposé par Bernadette Griot :

Saint-John Perse

Chant I, 1

in *Vents*

C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde,
De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aire ni de gîte,
Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient, hommes de paille,
En l'an de paille sur leur erre... Ah! oui, de très grands vents sur toutes faces
de vivants!

Flairant la pourpre, le cilice, flairant l'ivoire et le tesson, flairant le monde entier
des choses,
Et qui couraient à leur office sur nos plus grands versets d'athlètes, de poètes,
C'étaient de très grands vents en quête sur toutes pistes de ce monde,
Sur toutes choses périssables, sur toutes choses saisissables, parmi le monde
entier des choses...

Et d'éventer l'usure et la sécheresse au cœur des hommes investis,
Voici qu'ils produisaient ce goût de paille et d'aromates, sur toutes places de
nos villes,
Comme au soulèvement des grandes dalles publiques. Et le cœur nous levait
Aux bouches mortes des Offices. Et le dieu refluit des grands ouvrages de l'esprit.

Car tout un siècle s'ébruitait dans la sécheresse de sa paille, parmi d'étranges
désinences : à bout de cosses, de siliques, à bout de choses frémissantes
Comme un grand arbre sous ses hardes et ses haillons de l'autre hiver, portant
livrée de l'année morte ;
Comme un grand arbre tressaillant dans ses crécelles de bois mort et ses
corolles de terre cuite –
Très grand arbre mendiant qui a fripé son patrimoine, face brûlée d'amour et
de violence où le désir encore va chanter.

« Ô toi, désir, qui vas chanter... » Et ne voilà-t-il pas déjà toute ma page elle-
même bruissante,
Comme ce grand arbre de magie sous sa pouillerie d'hiver : vain de son lot
d'icônes, de fétiches,
Berçant dépouilles et spectres de locustes ; léguant, liant au vent du ciel filiales
d'ailes et d'essaims, lais et relais du plus haut verbe –
Ha! très grand arbre du langage peuplé d'oracles, de maximes et murmurant
murmure d'aveugle-né dans les quinconces du savoir...



Racines et Vents de Saint-John Perse
Installation de Bernadette Griot

Bernard Noël

in *L'Outrage aux mots* (éd. P.O.L, 2011)

Extraits de *L'Obscur tournant*

ensemble de poèmes en hommage à **Victor Serge**
(poète d'origine russe, révolutionnaire libertaire, puis marxiste,
mort dans des circonstances suspectes en 1947).

Le poème 2 évoque **Sergueï Essénine**
(poète russe, qui s'est suicidé en 1925 à 31 ans).

2- Le Poète

pendu avec la courroie de sa valise
pendu à la conduite du chauffage
dans sa chambre d'hôtel

une fleur qui ne naît qu'une fois
a-t-il écrit
puis devient le fumier de l'époque

boucles blondes et lèvres fraîches
beaucoup d'enfance dans les traits
sa voix faisait de tout poème
mélodie complainte incantation

il avait conquis le droit au pain
en même temps que le droit au lyrisme

*adieu, mon ami, sans geste, sans mot,
ne sois ni triste ni chagrin ;
en cette vie mourir n'est pas nouveau
mais vivre n'est guère plus nouveau*

les cimetières font partie de tous les régimes
comme les commissariats et les ministères

3- Du Rôle de l'individu dans l'Histoire

la Révolution avec Lui se faisait toute seule
portée en avant par les sans-nom
il leur donnait une conscience des buts
un appareil de volonté une énergie

quelqu'un d'unique les mains ouvertes
maniant l'évidence historique
un bon sourire d'homme sain
sûr des hommes sûr de lui-même
sarcastique et débonnaire

Lui mort la conscience baisse d'un degré
comment mesurer la valeur du degré
perdu celui peut-être qui fait
de l'ébauche une œuvre parfaite

tournant obscur

on se cramponne à une ombre
on lui demeure fidèle quand même
quelle autre chose au monde
vaudrait de renoncer à soi-même



Jean-Pierre Voidies

Cellule, poème composé à la prison de Caen en février 1944 après huit jours d'interrogatoire par la Gestapo, est extrait du recueil *L'Espoir est plus fort que tout*, publié en 1954 dans la collection des cahiers «PS» de Pierre Seghers.

Ovida Delect, assignée homme à la naissance sous le nom de **Jean-Pierre Voidies** le 24 avril 1926, et morte en 1996, est une poétesse, résistante déportée et femme politique communiste française.

Son œuvre existe d'abord à la marge, très souvent éditée à compte d'auteur.

De nombreux titres, dont un roman *La Demoiselle de Kerk*, paraîtront par la suite, d'abord sous le nom de **Jean-Pierre Voidies**, puis, à la retraite de l'Éducation Nationale, sous le nom d'**Olivia Ovida Delect**, **Ovida Delect** étant son nom d'origine.

Une autobiographie en deux volumes, *La Prise de robe, itinéraire d'une transsexualité vécue* et *La vocation d'être femme*, ainsi qu'un des recueils de poèmes *Les Chevaux de frise couraient sur l'hippodrome*, furent publiés à L'Harmattan.

Enfin, le 19 juin 2019, est inaugurée à Paris, dans le 4^e arrondissement, une place portant désormais son nom, **Ovida-Delect**, celui qu'il/elle s'était choisi/e.

Quatre petits murs
Et leur grande tristesse

Quatre petits murs
Et leur tristesse nue

Le gardien passe avec un bruit de clefs
Qui n'ouvrent que pour la schlague
Le chagrin d'un soleil vague
Qui toujours s'évanouit

Le prisonnier malade
Étouffé, angoissé
Secoué par les saccades
D'un cœur déjà glacé

Et je songe au monde aimé
À ces choses déformées
Par les vitres dépolies
Je voudrais tout retrouver
Tous ces bonheurs qu'on oublie.

Tony Harrison

Le Pull in *The School of Eloquence*

Poète anglais, Tony Harrison est né à Leeds en 1937. Universitaire, helléniste reconnu. Du fait de ses origines ouvrières et de sa ville de naissance, on l'évoque toujours en proximité du sociologue Richard Hoggart dont l'œuvre la mieux connue est *La Culture du Pauvre* (dont nous avons en France une pâle copie avec *Les Gens de Peu* de Pierre Sansot). Jacques Darras, à qui l'on doit tant de poésie anglaise, présente dans cette proximité le recueil d'Harrison, *The School of Eloquence*, suite de sonnets autour des gens de son enfance, ses parents. En France, hormis quelques traductions du déjà nommé Jacques Darras, un livre a paru chez Arfuyen sous le titre *Cracheur de Feu* et parce que Arfuyen est l'éditeur du prix européen de littérature décerné chaque année à Strasbourg.



Quand je veux un genre de métronome humain
pour battre la mesure d'un bonheur tranquille
comme au milieu de la peur des raids allemands
c'est maman que j'entends, qui tricote, aux aiguilles
cliquetis régulier d'aiguilles quand les murs tremblent.
Les mailles, endroit, envers, ne tombaient jamais.
Les bombes sont tombées toute la nuit jusqu'à l'aube,
mais, pas un instant, le tricot n'a arrêté.
Malgré nos frissons dans le froid de la cave-abri
et les murs tressaillant sous les bombes sifflantes
je sais enfin pourquoi il me fallait tenir
les fils qu'elle roulait si calmement en pelote.

On ouvre les cadeaux faits avant son décès
avec le même sang-froid que pendant cette attaque
elle avait su le moment de ranger ses laines –

le pull que je découvre a été acheté, et il est noir !

18 bis rue Jeanne d'Arc, intérieur de ma grand-mère paternelle,
dessin Alain Guillard.

Alain Guillard

deux extraits in *Quête du nom*

(éd. L'Amourier, collection Fonds Poésie, 2016)

Avec cette *Quête du nom*, Alain Guillard part de loin. Une mémoire originelle et familiale y est convoquée, et avec elle, les morts que l'auteur fait revivre pour leur donner voix. Des représentations du monde et des "lois" de la famille, il remonte à une présence à soi qui ne se fait jour que dans l'écriture, au travers de sa nuit. Une identité brisée se reconstruit sous le regard du lecteur à partir du corps et de la langue.

Ma mère tricote bol de café clopes sur la table
Ses doigts comme pluie d'automne
Trissent autour de nous un halo de tristesse.
Sur le piano de zinc à l'image des pauvres
Les mélodies sont simples à retenir.
On les retient par cœur à l'image des leçons
Que je dus ânonner " pour leur en faire voir
À ces gosses de riches avec la *morve* de leurs parents
Qu'on les vaut bien !" elle disait avec rage
Clopin *clopant* m'encourageant.
Il pleuvra souvent sur sa vie et la mienne.
Nous resterons pauvres à l'image de la vie
Où les mélodies sont simples à retenir
Et lisibles de loin.

Vieillard allant son pas, tendrement peuplier
Le banc vert où vous vous asseyiez a perdu sa couleur
Pies et corbeaux l'occupent à tour de rôle
Quand ce ne sont les parents des gosses au bac à sable
Vieillard votre silhouette manque
Ce n'est qu'à mots feutrés ou des silences
Mais à des détours votre nom manque pour finir la phrase.
Le soleil a beau balancer ça et là
C'est comme une maille qui a *sauté* oblige à rebâtir le tricot
Je ne peux rien vous dire de plus, c'est moi-même qui vais,
Maille filée, dans l'ombre sans cesse, la pièce d'ombre
Par votre absence *apposée* à mon âme.
Oui, vieillard, vous manquez ; et ce n'est pas qu'à moi,
Je l'entends à des silences, *des mots qui manquent*, ici et là,
Des constats qui ne viendront plus, des rires, des larmes
Fossilisés. Vous manquez sans cesse, ayant manqué à *jamais*.

Victor Hugo

Après la bataille,

in *La Légende des siècles*, 1859

(édition actuelle Poésie/Gallimard)

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié.
Et qui disait: «À boire! à boire par pitié!»
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit: «Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé.»
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant: «Caramba!»
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
«Donne-lui tout de même à boire», dit mon père.



CLXXIV

Ço sent Rollant que la mort le tresprent,
Devers la teste sur le quer li descent.
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz,
Desuz lui met s'espee e l'olifan,
Turnat sa teste vers la paiene gent :
Pur ço l'ad fait que li voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant.
Cleimet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez Deu en puroffrid lo guant. AOI.



Relevé sur silicone d'un graffiti du XVI^e siècle pris sur un mur
du prieuré Ronsard, à la Riche.
Homme et cheval ou mule, chevalier ou paysan...?
Photo Bernard Dejonghe

CLXXIV

Roland sent que la mort le prend tout entier,
qu'elle lui descend de la tête sur le cœur.
Il est allé en courant sous un pin,
Il s'est couché sur l'herbe verte, face contre terre,
Il met sous lui son épée et son olifant,
il tourne la tête du côté de la gent païenne;
il a fait cela parce qu'il veut véritablement
que Charles et tous les siens disent
qu'il est mort en vainqueur, le noble comte.
Il proclame ses fautes, se frappant la poitrine à petits coups répétés,
pour ses péchés il tend vers Dieu son gant.

CLXXVI

Li quens Rollant se jut desuz un pin:
Envers Espaigne en ad turnet sun vis.
De plusurs choses a remembrer li prist,
De tantes teres cum li bers cunquist,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignor, kil nurrit;
Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt.
Mais lui meïsmes ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit:
«Veire Patene, ki unkes ne mentis,
Seint Lazaron de mort resurrexis
E Daniel des leons guaresis,
Guaris de mei l'anme de tuz perilz
Pur les pecchez que en ma vie fis!»
Sun destre guant a Deu en puoffrit.
Seint Gabriel de sa main l'ad pris.
Desur sun braz teneit le chef enclin:
Juntas ses mains est alet a sa fin.
Deus tramist sun angle Cherubin
E seint Michel del Peril;
Ensembl'od els sent Gabriel i vint.
L'anme del cunte portent en pareïs.

Pour écouter ces deux laisses lues par
Raphaël Monticelli, en langue originale
du XII^e siècle, cliquer ici : [fichier mp3](#)

CLXXVI

Le comte Roland est couché sous un pin;
il a tourné son visage vers l'Espagne.
Il se prit à se souvenir de bien des choses,
de tant de terres qu'il avait conquises en baron,
de la douce France, des hommes de son lignage,
de Charlemagne, son seigneur, qui l'avait nourri.
Il ne peut se retenir d'en pleurer et d'en soupirer.
Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli,
il proclame ses fautes, il implore la pitié de Dieu :
«Véritable Père, qui jamais ne mentis,
qui ressuscitas saint Lazare de la mort
et sauvas Daniel des lions,
sauve mon âme de tous les périls
où m'ont mis les péchés que j'ai faits dans ma vie!»
Il offrit à Dieu son gant droit.
Saint Gabriel l'a pris de sa main.
Il tenait la tête inclinée sur son bras;
il est allé à sa fin, les mains jointes.
Dieu envoya son ange Chérubin
et saint Michel du Péril;
saint Gabriel vint avec eux.
Ils emportent l'âme du comte en paradis.

Raphaël Monticelli

Extrait XLIV *Éloge timide du brin d'herbe* in *Bribes*,
(éd. L'Amourier, collection Fonds Prose, 2015)

XLIV

Le brin d'herbe à lui seul mériterait plus d'un ouvrage. Il est d'ailleurs heureux qu'il en ait tant suscité déjà. Il paraît si construit dans son éphémère splendeur, et se répète si semblable à lui-même, il se perd si aisément parmi tant d'autres comme lui, que son sort ne saurait nous laisser indifférents... La terre semble le produire avec une telle nécessité, une telle férocité, que, craquelant le goudron, fendant le ciment, fissurant le mur, il apparaît, sans raison particulière. Il témoigne ainsi de la force qu'on veut étouffer et qui, d'une manière ou d'une autre, renaît, moins belle peut-être, moins soignée, sans doute, mais toujours aussi essentielle et vivace. La terre a le visage des

larmes du départ. Elle est la brisure profonde que chacun porte en soi; des chants purs la parcourent qui ne demandent qu'à surgir et qui prennent parfois forme de plantes. Et l'arbre, qui profondément ancré en elle, se tend sans cesse vers le ciel (la répartition de ses forces semble se faire suivant les règles de quelque mélodie perdue), son architecture semble due à un génie effrayant de vigueur qui tantôt pose sa joie calme et discrète dans un dépouillement austère, tantôt tord sa douleur et équilibre, selon des normes secrètes, les pleins et les vides, confiant, peut-être, tantôt combine les masses d'ombre et de lumière, joue sur les fenêtres, brasse l'air et le ciel dans une harmonie de sons et de visions dont la reconstruction est impossible, les plans perdus.

Ce qui reste de la vieille forêt suffit certainement au plaisir des promeneurs des dimanches oisifs.

Et il dit ces mots ailés

Leonardo Rosa, 2013,
archéologie de
l'écriture, manuscrits
et brins d'herbe brûlés.



Hélène Cadou

extrait de *L'impossible crie son nom*
in *L'Innominée* (éd. Jacques Brémond)

Hélène Cadou, née à Mesquer, en Loire-Atlantique, en 1922, est décédée le 20 juin 2014. Elle a écrit une importante œuvre poétique (Prix Verlaine 1990).

Elle est aussi connue comme épouse du poète René Guy Cadou à la mémoire de qui elle a consacré une grande part de sa vie.



At a book, Marie Bashkirtseff, Circa 1882, musée d'art de Kharkov (Ukraine)

toucher du bois
pour que demain
ne trahisse
aujourd'hui

les forêts traversent
la chambre
prenant leur temps
comme autrefois

sur les rayons
le soleil a pris sa place
depuis si longtemps
que le dernier livre
tombe en poussière

un autre va naître
si l'armoire
aux ancêtres
veut bien livrer ses secrets

la table est solide
sous les blés
mais le jour tremble
tiendrai-je
jusqu'à demain
pour dire
ce qui jamais ne sera dit ?

Françoise Oriot

extrait in **À un jour de la source**

(éd. L'Amourier, collection Fonds Poésie, 2015)

Tu dis *Ainsi je me réfuse*
tu dis jeune bouche d'orage
et le cœur te manque
pour tailler ton apanage
dans ce monde si dur
à la ronde sans pitié
Tu dis *Les uns sont imperturbables*
les autres désespérés
il faudrait réveiller la moitié de l'humanité
et consoler l'autre moitié
moi je me réfuse
Jeune bouche d'orage tu dis
Les fleurs ont plus de courage que moi
mais les fleurs sont des fleurs
qui poussent sans écraser personne
elles n'ont pas à prendre parti
Je voulais juste être un nuage
courir des années dans le vaste ciel
et finir un jour en pluie bienfaisante
Tu dis ainsi jeune bouche d'orage
pétrifiée à l'idée du plus léger sillage.

Ernesto Cardenal

Amanecer

in *Le Sang de la liberté – poésie politique d'Amérique latine* (éd. du Cerf, 1979)

Ya estân cantando los gallos.
Ya ha cantado tu gallo comadre Natalia.
Ya ha cantado el tuyo compadre Justo.
Levântense de sus tapescos, de sus petates.
Me parece que oigo los congos despiertos en la otra costa.
Podemos ya soplar un tizon – Botar la bacinilla.
Traigan un candil para vernos las caras.
Latio un perro en un rancho
y respondié el de otro rancho.
Sera hora de encender el fogon comadre Juana.
La oscurana es mas oscura pero porque viene el dia.
Levantate Chico, levantate Pancho.
Hay un potro que montar,
hay que canaletear un bote.
Los sueiios nos tenian separados, en tijeras
tapescos y petates (cada uno con su sueiio)
pero el despertar nos reune.
La noche ya se aleja seguida de sus ceguas y cadejos.
Vamos a ver el agua muy azu : ahorita no la vemos.
Y esta tierra con sus frutales, que tampoco vernos.
Levantate Pancho Nicaragua, cogé el machete
hay mucha yerba mal a que cortar
cogé el machete y la guitarra.
Hubo una lechuza a medianoche y un tecolote a la una.
Luna no tuvo la noche ni lucero ninguno.
Bramaban tigres en esta isla y contestaban los de la costa.
Ya se ha ido el pocoyo que dice: Jodido, Jodido.
Después el zanate clarinero cantara en la palmera,
cantará : Compañero
Compañera.
Delante de la luz va la sombra volando como un vampiro.
Levantate vos, y vos, y vos.
(Ya estân cantando los gallos.)
Buenos dias les dé Dios!

Je souhaitais rendre hommage au poète nicaraguayen **Ernesto Cardenal** décédé le 1^{er} mars dernier. Prêtre, dominicain, ministre sandiniste, acteur de la théologie de la libération, il tint courage aussi contre les « siens » – qu'ils fussent sandinistes ou d'Église – lorsque la justice l'exigea.

Michel Séonnet



Point du jour

Ça y est les coqs chantent.
Ça y est ton coq a chanté commère Natalia.
Ça y est le tien a chanté compère Justo.
Debout, quittez vos claies et vos nattes.
Il me semble que j'entends les singes hurleurs
qui se réveillent sur l'autre rive.
Nous pouvons ranimer un tison – vider le pot.



œuvre de Alberto Gutiérrez,
artiste nicaraguayen qui sculpte la montagne

Apportez de la lumière pour se voir le visage.
Un chien aboya dans une ferme
et lui répondit celui de l'autre ferme.
Il doit être l'heure d'allumer le feu commère Juana.
Le brouillard est plus dense mais c'est parce que vient le jour.
Lève-toi Chico, lève-toi Pancho.
Il y a un poulain : monte dessus !
Il y a une barque : rame donc !
Les rêves nous séparaient, dans les lits clos
les claies et les nattes (chacun avec son rêve)
mais le réveil nous réunit.
Déjà la nuit s'éloigne suivie de ses sorcières et de ses chiens cornus.
Nous verrons l'eau toute bleue : nous ne la voyons pas encore.
Et cette terre et ses vergers, que nous ne voyons pas non plus.
Lève-toi Pancho Nicaragua, prends la machette
il y a beaucoup de mauvaise herbe à couper
prends la machette et la guitare.
Il y a eu une chouette à minuit et un hibou à une heure.
Ce fut une nuit sans lune et sans la moindre étoile.
Les jaguars mugissaient dans l'île et ceux de la côte répondaient.
Il s'en est allé déjà, le pocoyo qui dit : foutu, foutu.
Et puis le zanate l'oiseau-clairon va chanter dans le palmier,
il va chanter : compagnon compagne.
Devant la lumière l'ombre étire son vol comme un vampire.
Lève-toi, et toi, et toi.
(ça y est les coqs chantent.)
Bonjour et Dieu vous protège !

Antonio Caban Vale

Savía dei tiempo

in *Le Sang de la liberté – poésie politique d'Amérique centrale*

(éd. du Cerf, 1979)

Un día, junto a los surcos,
o en la redada de los pescadores,
cantaremos la canción mas antigua dei hombre.

Vendras ... no sé por qué camino.
Quizà amarrada a otro talle
o bebiendo el agua en la cuenca de otras manos.

Como mi amor por ti no es el de antes,
detente en toda cosa que te acerque a mis brazos.

Mientras la piedra, el recodo...
pacientemente,
hundido en la hojarasca dei otoño,
bajo el sol tedioso de verano,
bajo la lluvia espesa coma gota de savia,
hasta que pudran mis pies y caiga a tierra,
aguardaré tu paso.

Alli, una aurora naciente, mas nuestra,
reanimará los pàrpados.

...y volveremos
a cantar,
a danzar
la canción mas antigua dei hombre.
Con repique de yunques y martillos,
a ritmo de lluvias y vientos desbocados,
ensayaremos siempre
la canción de los siglos,
en estos cuerpos nuestros:
cuerpos de tiempo y barro.

Pour ce Printemps des poètes,
je souhaitais aussi saluer les
étincelles de courage dont nous
ont souvent éclairés les femmes
et les hommes (et parmi elles et
eux : les poètes) d'Amérique-
centrale.

Antonio Caban Vale, né en
1941, est poète, musicien,
chanteur de Porto Rico. M. S.

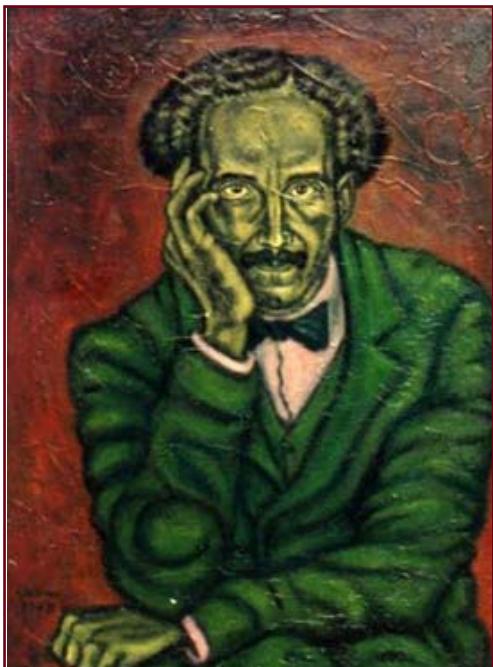


Sève des temps

Un jour, près des sillons,
ou dans les filets des pêcheurs,
nous chanterons la plus vieille chanson de l'homme.

Tu viendras... je ne sais par quel chemin.
Peut-être unie à un autre corps
ou buvant de l'eau dans le creux d'autres mains.

Comme mon amour pour toi n'est pas celui d'autrefois,
arrête-toi sur toute chose qui te rapproche de mes bras.



autoportrait d'Elizam Escobar (musée de Porto Rico)

Artiste, écrivain, théoricien de l'art, **Elizam Escobar**, né en 1948, fut un chef de file du combat pour l'indépendance portoricaine au XX^e siècle.

De sa vie de prisonnier politique, il dit : « Avoir fait 20 ans de prison ne fait pas de vous un artiste ou un écrivain. Oui, c'est une expérience extrême, elle vous emmène à la limite, et il y a eu de grands artistes et écrivains qui ont émergé de cette expérience. Mais dans mon cas, tout ce qui m'arrive se retrouve dans une peinture. »

Tandis que la pierre, le détour...
patiemment,
enfoncé dans le tapis de feuilles de l'automne,
sous le soleil pesant de l'été,
sous la pluie épaisse comme une goutte de
sève,
jusqu'à ce que pourrissent mes pieds et que je
tombe à terre,
j'attendrai ton pas.
Là, une aurore naissante, vraiment nôtre,
réanimera nos paupières.

Et nous nous remettrons
à chanter
à danser
la plus vieille chanson de l'homme.
Aux sonneries des enclumes et des marteaux,
aux rythmes de pluies et de vents déchaînés,
nous répéterons toujours
la chanson des siècles,
dans ces corps qui sont les nôtres :
corps de temps et de terre.



Michel Séonnet

Frantz Kafka

in *Petit livre d'heures à l'usage de ma sœur*

(éd. de L'Amourier, collection Thoth, 2006)

Ô le terrible regard de qui a entrevu la terre promise et sait qu'il n'y accédera jamais, l'espoir, oui, il y a de l'espoir dans le monde, mais ce n'est pas pour lui, ce ne sera jamais pour lui, pour lui il n'y a que le désastre, écrire n'y change rien, toujours c'est faire corps avec l'effondrement sous les pieds, le sol qui se dérobe, il dit que, même si ça s'effondre, c'est l'effort du monde qu'il faut seconder, quand bien même ce serait contre soi-même, et nous qui venons après lui nous savons ce qui est arrivé, comment cet effondrement est arrivé, toute la terre d'Europe basculant dans l'abîme ouvert par les millions de morts juifs, et ce regard ce n'est pas pour ne pas oublier qu'on continue de le fixer, c'est pour faire face à nous-mêmes, au désastre que nous sommes, ne cessons d'être, si ça nous marque autant les traces des mots laissés par cet homme (ne jamais oublier qu'il voulut tout détruire, en quelque sorte devancer l'autodafé qui allait arriver) c'est qu'on est toujours à s'y perdre, sans recours, sans secours, seulement le rire parfois comme si c'était le bruit même de la chute, du coup c'est pas trop dire (mais ça le ferait bien rire, oui, s'emporter peut-être aussi) que c'est pour nous comme si c'était le messie lui-même qui était venu, mais un messie sans les armes de la rédemption, un messie d'une telle compassion pour les damnés qu'il s'est fait corps pour les accompagner jusqu'au bout de la damnation, et ses mots ce n'est rien d'autre que la mauvaise nouvelle de notre procès toujours perdu, notre Amérique jamais atteinte, et ce château où on se perd – tout ça, oui, qu'on voit dans cette photo anonyme, et même si on ne savait rien de celui qui reste là à nous regarder, on saurait que c'est quelqu'un qui a tout essayé, qui a même cherché à aimer, à être aimé, qui endurcissait son corps d'exercices physiques, parce qu'aussi inéluctable qu'était (qu'est) le désastre, il fallait continuer, à attendre, à écrire, et lire Kafka c'est toujours ça : que le combat est perdu, que le combat continue, qu'aussi longtemps qu'il est perdu le combat continue.

Michel Séonnet



image du film de Béla Tarr, *Le Cheval de Turin*

Tahar Djaout, <i>Raison du cri, Soleil bafoué</i>	3
Daniel Biga, <i>Tabar Djaout, présence du poète</i>	4
René Char, <i>Feuillet d'Hypnos 178</i>	6
Juan Gelman, <i>Note 1 in Vers le sud</i>	7
Alain Freixe, <i>Le Parti des libellules in Dans les ramos</i>	8
Gabriel Celaya, <i>La Poésie est une arme chargée de futur in Cantos iberos</i>	9
Saint-John Perse, <i>Chant I, 1, in Vents</i>	13
Bernard Noël, <i>L'Obscur tournant, L'Outrage aux mots</i>	14
Jean-Pierre Voidies, <i>Cellule</i>	15
Tony Harrison, <i>Le Pull in The School of Eloquence</i>	16
Alain Guillard, <i>Quête du nom</i>	17
Victor Hugo, <i>Après la bataille in La Légende des siècles</i>	18
<i>La Chanson de Roland, CLXXIV et CLXXVI</i>	19
Raphaël Monticelli, <i>Bribes</i>	21
Hélène Cadou, <i>L'Impossible crie son nom in L'Inommée</i>	22
Françoise Oriot, <i>À un jour de la source</i>	23
Ernesto Cardenal, <i>Amanecer in Le Sang de la liberté</i>	24
Antonio Caban Vale, <i>Sève des temps in Le Sang de la liberté</i>	26
Michel Séonnet, <i>Petit livre d'heures à l'usage de ma sœur</i>	28

